

but seulement qu'on avait amené la jeune femme à Asnières, qu'on l'avait isolée et tenue en quelque sorte prisonnière.

Pourquoi a-t-on pris l'enfant à sa mère ? Qu'en a-t-on fait ? Tout le monde se fit ces questions impossibles à résoudre. On dut s'en tenir à des conjectures plus ou moins vraisemblables.

La marquise écoutait avec une agitation croissante.

Madame de Wendel continua :

— C'est dans la nuit, entre neuf et dix heures du soir, que la dame Trélat enleva l'enfant, pendant que la jeune mère dormait. Quel affreux réveil le lendemain quand, ayant ouvert les yeux, elle voulut voir son cher bébé et ne le trouva plus dans le petit berceau où on l'avait couché la veille !

— Oh ! c'est horrible ! s'écria une dame.

— La sage-femme s'était retirée vers neuf heures, poursuivit madame de Wendel, sans que rien dans les allures de la dame Trélat ait pu lui faire soupçonner le crime qu'elle allait commettre. Un homme d'Asnières raconta qu'il avait vu une voiture de maître, attelée de deux chevaux superbes, stationnant sur le chemin au bord de la Seine, et que, un peu avant dix heures, une femme assez grande, vêtue de noir, qui portait une espèce de paquet dans ses bras, était arrivée en courant près de la voiture dans laquelle elle s'était jetée précipitamment. Aussitôt, le cocher, qui était resté sur son siège, avait fouetté ses chevaux et ils étaient partis, rapides comme le vent, dans la direction de Paris.

On ne doute pas que la femme vêtue de noir ne fût la voleuse d'enfant, et on eut le droit de supposer qu'elle avait eu un ou plusieurs complices. On pensa également qu'elle n'avait été qu'un instrument docile au service de gens riches, qui avaient intérêt à enlever l'enfant à sa mère et à le faire disparaître.

Mais, comme je vous l'ai déjà dit, on ne put faire que des suppositions, car toutes les recherches auxquelles se livra la police restèrent sans résultat.

— Est-ce que la mère n'a donné aucun renseignement ? demanda-t-on.

— Aucun, ni sur elle, ni sur la femme avec laquelle elle demeurait.

Madame de Coulange était très-émue, et c'est avec beaucoup de peine qu'elle parvenait à se contenir et à cacher son trouble. On comprend quelles devaient être ses pensées en entendant cette histoire d'un enfant volé et avec quelle attention elle avait écouté. Chaque phrase, chaque mot avait eu dans son cœur un écho douloureux. Une voix intérieure lui disait : " C'est toi seule que ce récit intéresse ; écoute, écoute bien ! Il s'agit de l'enfant qu'on a introduit frauduleusement dans ta maison. " Quelle révélation imprévue !

Elle se souvenait que la femme qui avait apporté l'enfant à Coulange, et qui, pendant quatre ou cinq jours, avait joué au château le rôle de sage-femme, était grande et habillée de noir ; elle se rappelait parfaitement aussi que cette femme et l'enfant avaient été amenés par son frère dans une voiture attelée de deux chevaux appartenant au marquis de Coulange.

Avait-elle besoin d'autres preuves pour acquérir la certitude que l'enfant volé à Asnières était bien le même que celui qui passait pour être son fils et le fils du marquis ?

— J'ai interrogé la femme au sujet de l'enfant, se dit-elle, elle m'a répondu, mais elle m'a menti ! Cela se comprend, elle s'est bien gardée de me dire la vérité, la misérable !

Cependant, bien qu'elle fût à peu près certaine d'avoir des preuves évidentes, en faisant ressortir du récit de madame de Wendel ce qui se rattachait à ses souvenirs, la marquise crut devoir adresser quelques questions à la femme de l'ingénieur, afin qu'il ne pût rester aucun doute dans son esprit.

— Ce que vous venez de nous raconter, madame, est véritablement bien triste, lui dit-elle. On est forcé de s'intéresser vivement à cette pauvre mère, qui a été victime d'une telle infamie... Quelle qu'elle soit, serait-elle la plus indigne de ces malheureuses filles, dont on n'ose prononcer le nom, elle est tout à fait digne de compassion, et je la plains de tout mon cœur.

— Cette malheureuse, madame la marquise, répondit de madame Wendel, a été à Asnières l'objet de la sympathie générale, et elle méritait, paraît-il, le grand intérêt que tout le monde lui témoignait. Je n'ai pas eu la curiosité d'aller la voir, mais j'ai su par le médecin et la sage-femme qui l'ont soignée, qu'elle était remarquablement jolie et paraissait très distinguée. Selon leur appréciation, elle devait appartenir à une bonne famille et avait dû recevoir une excellente éducation. J'ai aussi entendu dire à Asnières qu'elle était musicienne et qu'elle jouait du piano d'une façon admirable.

— Elle devait avoir naturellement, des sentiments élevés ; alors elle est doublement à plaindre, répliqua la marquise, dont l'émotion augmenta encore.

— Oui, ajouta la comtesse, car elle a dû souffrir plus cruellement qu'une autre.

— Y a-t-il longtemps que ce vol d'enfant a eu lieu ? demanda la marquise.

— Attendez, je vais me rappeler facilement ; c'était la deuxième année que je passais l'été à Asnières. Oui, c'est bien cela, en 1853, au mois d'août.

— Au mois d'août, répéta tout bas la marquise.

— Il y a donc, par conséquent, six ans et demi de cela, reprit madame de Wendel. Je puis même vous dire que c'est le 19, dans la nuit, que l'enfant a été volé.

La marquise ne put s'empêcher de tressaillir. Cette fois, elle ne pouvait plus douter. En effet, c'était le 20 août 1853 que l'enfant avait été apporté au château de Coulange. Elle n'avait jamais oublié cette date, qui marquait une des effroyables douleurs de sa vie.

— Pour qu'il ne vous semble pas surprenant que j'aie une aussi bonne mémoire, continua madame de Wendel, je m'empresse de vous dire que mon mari s'appelle Bernard, que la Saint-Bernard tombe le 20 août, et que chaque année, le 19, il y a chez nous une petite fête de famille.

La marquise était devenue très-pâle. La tête baissée et les yeux à demi fermés, elle réfléchissait. Pour un instant, elle oubliait son malheur et elle pensait aux souffrances qu'avait dû éprouver la pauvre mère d'Asnières, qui était, comme elle, une victime de son misérable frère.

Depuis un instant, madame de Germond regardait la marquise avec inquiétude. Elle se leva, s'approcha d'elle, et lui dit tout bas d'un ton affectueux :

— Ma chère marquise, est-ce que vous vous sentez indisposée ?

— Nullement, répondit madame de Coulange.

— Je vous ai vu pâlir, cela m'a effrayée.

— Ah ! je suis pâle ? fit la marquise avec un sourire plein de tristesse.

Aussitôt le rose reparut sur ses joues.

— Vous ne l'êtes plus, répondit la comtesse ; voilà vos fraîches couleurs revenues.

La marquise ébaucha un nouveau sourire.

— Ce que vient de nous raconter madame de Wendel m'a vivement impressionnée, dit-elle.

— Et c'est ce qui vous a attristée ; je sais combien vous êtes sensible ; votre bon cœur prend toujours part aux douleurs des autres.

La marquise jeta un coup d'œil sur la pendule.

— Est-ce que vous songez déjà à nous quitter ? lui demanda la comtesse.

— M. de Coulange m'a dit, sans me le promettre positivement, qu'il viendrait me prendre avant onze heures ; si à onze heures il n'est pas arrivé, je me retirerai. Mais je veux vous dire tout de suite que je suis très heureuse d'être venue vous voir ce soir.

Elle reprit en élevant la voix ;

— Il me semble que madame de Wendel oublie de nous faire connaître la fin de son intéressant récit.

— J'ai tout dit, madame la marquise, répondit la femme de l'ingénieur.

— Et la mère de l'enfant ? Vous ne nous avez pas appris ce quelle est devenue.

— C'est vrai, fit madame de Germond, vous ne nous avez pas dit cela.

— Et pour cause, madame la comtesse : je l'ignore absolument.

— Ah ! la pauvre mère ! s'écria la marquise d'une voix tremblante, elle est morte peut-être.

— C'est ce que m'ont dit, mais sans pouvoir l'affirmer, quelques personnes d'Asnières. Je vais vous apprendre, d'ailleurs, tout ce que je sais concernant cette malheureuse jeune femme.

Quand, en se réveillant le matin, elle découvrit que la femme chez laquelle elle demeurait avait disparu avec son enfant, elle se mit à pousser, comme je vous l'ai dit, des cris désespérés et elle tomba sur le parquet où on la trouva, quelques instants après, ne donnant plus signe de vie.

La pauvre enfant avait été frappée d'un coup terrible qui, dans sa position, pouvait être mortel. Heureusement, les soins ne lui manquèrent point. Pendant plusieurs semaines, elle fut dans un état désespéré. Chaque jour, à Asnières, on s'attendait à apprendre sa mort. Enfin, elle guérit. Peut-être eût-il mieux valu qu'elle mourût. Le médecin constata qu'elle avait complètement perdu la mémoire. La malheureuse était folle.

— Folle ! soupira la marquise.

Et elle voilà son visage de ses mains.

— Hélas ! oui, reprit madame de Wendel, elle était folle !... Voilà pourquoi elle ne put fournir aucun renseignement à la justice sur la femme qui lui avait volé son enfant et sur les moyens qu'on avait employés pour l'amener dans la maison d'Asnières.

Comment se nommait-elle ? Avait-elle une famille, des parents ? Était-elle née à Paris ? Quel était son passé ? Il fut impossible de le savoir.

Un jour, on la fit monter dans une voiture et on l'emmena.